

GÉORGIE + ARMÉNIE



TEXTE ET IMAGES PAR ALEXIS VASSILI SACHA DAWSON

GEORGIE + ARMENIE

Bonjour, c'est Troy McClure. Vous m'avez peut-être déjà lu dans des nouvelles telles que Crème anglaise, Confession à perpétuité ou encore Le printemps, Prague, toussa toussa. Vous vous demandez sûrement ce que tout cela signifie également. Figurez-vous qu'au moment où l'auteur entreprend l'écriture de ses premières lignes, il n'en a qu'une bien vague et confuse idée. Mais si vous m'avez connu ou retrouvé à Prague, vous, lecteur fidèle, durant un épisode mémorable, alors mon jugement sur ce pays qu'est l'actuelle Tchéquie ne vous aura peut-être pas échappé. Et de là, il n'y a qu'un petit pas à faire pour généraliser ce point de vue (« toujours plus », tendance dans laquelle s'inscrit nonchalamment l'auteur) et établir la conclusion suivante: les pays de l'Est puent bien du cul. Halte ! Ce n'est pas moi qui le dit, ce sont vos mots qui extrapolent ma pensée. Mais tenez-vous bien amis, ainsi que quelques temps après une séparation meurtrissante et des années de désespoir à tenter de retrouver un semblant de relation stable, on accepte de boire un verre avec l'ex honnie, eh bien ? Quoi ? Comment ? L'auteur ? L'infâme touriste au bilan carbone aussi lourd que ses bourses pleines, il reprend la direction du soleil levant ?

En fait de soleil levant, il nous faut entendre Est, et question être à l'Est, l'auteur, avant même en vérité, avoir lancé ses réservations pour Prague et donc connaître le voyage et les péripéties corrélées dont vous avez pris connaissance dans la « nouvelle » idoine, l'auteur donc, s'était payé cet aller-retour pour une destination incongrue et peu convoitée du touriste occidentale : j'ai nommé Tbilissi, la capitale de la Géorgie.

La Géorgie oui, vous avez bien entendu. Alors on sait pas bien où ça se trouve, vaguement avec un peu de chance et un bac +5, ni ce qu'on peut y trouver, mais je vais vous le dire moi, puisque j'y suis, j'y étais, j'y suis allé, avec deux de mes camarades qui nous accompagneront tout au long de ce périple et que nous baptiserons (afin de se prévenir de tout éventuel démêlé avec la Justice quant à une parole ou un geste que l'auteur, frauduleusement, leur attribuerait) Moustache et Trottinette. Le pays que nous nous apprêtons à visiter (et ici nous rentrons ensemble dans des propos d'un ordre purement informel et général) se trouve à la frontière orientale nord de la vaste Turquie et vient faire tampon avec la Russie. Il s'inscrit au sein d'une région troublée par les revendications internes et externes de chaque pays depuis la chute de l'empire soviétique et la redistribution des cartes et des frontières n'est pas sans faire des jaloux dans cette zone qu'on appelle communément le Caucase. On peut noter pêle-mêle la non-reconnaissance du génocide arménien par la république turque (perpétré par ses ancêtres ottomans lors de la première guerre mondiale et qui nous livrera outre une diaspora arménienne en France, l'inénarrable Charles Aznavour ou encore Henri Verneuil - dont l'auteur vous recommande particulièrement le film « Un singe en hiver » avec Bebel et Gabin), le conflit toujours ouvert entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan (un peu plus à l'Est) concernant l'enclave du Haut Karabagh et qui se sont encore foutu sur la margoulette en 2014, le conflit entre les géorgiens et les russes pour deux régions géorgiennes réclamant grosso modo 1) ou bien le rattachement à leur voisin russe (ça c'est valable pour l'Ossétie du Sud en Géorgie qui veut se recoller avec l'Ossétie du Nord sur le territoire russe) 2) ou bien l'indépendance (ici on parle de l'Abkhazie, un territoire qui d'après les guides de voyage et recommandations du gouvernement français sont à éviter à tout prix tant la diplomatie galère à tous les niveaux à assurer au

touriste un semblant de protection, on pénètre visiblement en Abkhazie comme dans l'enfer de Dante « vous qui entrez ici, abandonnez tout espoir ». Et puis au sud de ce merdier, il y a l'Iran qui s'entend pas fort avec la Turquie dont l'islam leur semble trop modéré et qui cache surtout des bases anti-missiles de l'OTAN et qui sont donc, selon eux (les têtes pensantes iraniennes¹) de gros suceurs d'américains à la solde des chiens israéliens, et l'Azerbaïdjan dont on a parlé il y a un instant, qui affiche ouvertement son soutien aux Etats-Unis pour des raisons trop longues et fastidieuses à expliquer² mais qui par-là, veut bien entendu mettre le seum à l'Iran. Bref ! Ce qu'il faut retenir ici, c'est que si nous (Moustache, Trottinette et moi-même) avons réservé un vol depuis Bruxelles jusque Tbilissi, pour dire toute la vérité, notre objectif premier fin 2018 (ils s'y sont pris plus de six mois à l'avance les bougres, soyez pas jaloux de notre organisation) c'était bel et bien de visiter l'Arménie. On se disait entre nous, pour se monter le bourrichon, « les poules ! », un autre lançait « le climat ! », « la bouffe à pas cher ! », « le salaire moyen de cent balles par mois ! », et vazi qu'on sera les rois du pétrole et qu'on s'achètera des femmes et des chèvres, ah qu'il est doux de rêver... Et puis nos ambitions revues à la baisse (parce qu'elles culminaient à un certain niveau vous en conviendrez) rapport à la hausse du prix des billets pour Erevan, capitale arménienne, eh bien par défaut un peu, il faut le dire, on atterrit ici, dans le pays d'à côté, à Tbilissi. Après quatre heures d'engin du diable, deux fuseaux horreur (franchement, je me demande – comme je suis un gros benêt stupide – à quoi ça sert encore ces merdes de décalage), nous voici avec nos gros sacs d'explorateurs occidentaux post-colonialistes en mal d'expériences primitives (mais économiques surtout), en mal, je le remarque, d'anecdotes cocasses ou truffées d'une morale pleine de charité mal ordonnée (et j'entends parler ici de ces étrons qui viennent vous rabattre les oreilles en louant le mode de vie proche de la nature ou des valeurs familiales ou de celles de la tribu qu'ils ont visité lors d'un « roadtrip » de six mois mais qui chient sur le traditionalisme, le rigorisme, la patriarchie, que ces mêmes modes de vie véhiculent et contre lesquels ils aboient, l'écume entre les dents, les yeux révoltés et injectés de sang, dans notre petite société ultra-libérale dans laquelle ils sont heureux de prospérer au détriment d'autres de leurs semblables – qui eux ne méritent surtout pas la même protection que des peuples indiens ou que sais-je – en scandant que c'est ringard, dépassé, passéiste tout ce fatras tandis qu'ils sont contents de poster leurs photos où ils posent en train d'allumer un feu au milieu d'un camp d'amazoniens brésiliens après l'été), bref, nous voilà donc, « backpackers », aventuriers à la manque, incapables de décider d'un éventuel itinéraire jusqu'à douze heures du départ (visez l'organisation) dans le sus-mentionné engin del diavolo, débarqués à Tbilissi. Mais vraiment, amis lecteurs (depuis le temps), n'allais-je à aucun moment parler du trajet en avion, de sa bouffe qui donnerait envie au chef cuisinier étoilé de raccrocher la toque après un itinéraire gastro-éveil des papilles dans un coin de la mappemonde, de ses hôtes et hôtesse qui tirent une gueule qui traîne jusque sur le tarmac (et vous êtes arrivés à Tbilissi qu'elle traîne encore à Bruxelles, vous pouvez vérifier) avec une expression inchangée et imperturbable pendant les quatre heures que durera le voyage (à vous faire douter que le temps passe et que vous ayez bougé d'un

¹*C'est bien la première fois que nous assistons à une précision de ce genre chez un auteur qui généralise plus dans ses textes que ne va aux toilettes dans sa vie humaine. C'est un moment précieux et historique. (note de la rédaction)*

²*Ici, nous vous renvoyons à un quelconque article du Monde Diplomatique qui traitera mieux que nous ne puissions rêver le faire, ces histoires sans fin politiques. (ndlr)*

millimètre entre le décollage et l'atterrissage) mais qui signifie le plus simplement du monde « Bienvenue dans l'Est » ? Oh vous m'avez déjà lu, vous connaissez mon penchant au juste châtiment, à l'insulte facile sur les faciès constipés, ces portes de prison ambulantes aux coupes qui sortent typiquement de l'épisode de Mr Bean coiffeur, et avec ce regard sérieux en plus de ça, qui voudrait qu'on les considère comme tel, sans qu'ils ne se rendent compte un seul instant de leur tête piteuse et rigolote. Mais la vie n'est pas sérieuse, ou peut-être trop, et c'est là qu'ils pêchent les loustics, à tout considérer comme une affaire véritable et profonde. Non, la vie, (voilà que l'auteur sort sa métaphysique rancie de comptoir...) ce n'est pas sérieux du tout, c'est même bête et méchant, il ne faut pas y attacher trop d'importance au risque d'être déçu, alors quittez ces têtes d'enterrement et prenez les choses comme elles viennent bon sang. Qu'y pouvons-nous vraiment après-tout ? Moustache parle au sujet de ma tendance à taper sur ces gens d'une relation amour/haine dont seul Dieu (et mon lecteur) pourra juger. Donc on est là, on prend un bus à la sortie de l'aéroport dans lequel un jeune néerlandais nous offre son aide et de la monnaie pour nous mettre en règle auprès de la contrôleuse embarquée (parce qu'après avoir changé quelques euros il se trouve que la contrôleuse ne prend pas les billets mais seulement de la mitraille et nous n'en avons pas assez pour acheter nos trois tickets) aux côtés du chauffeur qui lui, n'en a rien à foutre de nous voir galérer et qui doit voir cet épisode se répéter une dizaine de fois, jour après jour après jour, et ne doit s'occuper que de rallier le dépôt après un passage par le centre ville géorgien, à Tbilissi donc (vous suivez?), et nous y déposer. Mais il me faut dès à présent mettre en garde le lecteur pour vraisemblablement toutes les pages à venir. On dira ce qu'on voudra, on peut être partisan de la méthode d'apprentissage de la langue en usage dans le pays dans lequel on se rend, ou du moins retenir de ses rudiments en achetant un guide de conversation dont l'intérêt se révélera plus que limité durant le séjour (converser avec qui ? Pourquoi ? Comme si vous aviez quelque chose à dire à ces gens... et enfin, à quel prix ?), ou à l'inverse miser sa pièce sur une économie de bout de chandelle (une dizaine voir quinzaine d'euro ce guide de conversation), la mondialisation galopante et l'omniprésence de l'anglais dans notre monde, ses cultures et sociétés humaines. Nous, Moustache, Trottinette et moi, nous avons été des singes de la deuxième école, ceux qui n'auraient pas survécu il y a bien des millénaires assurément, mais toujours est-il que nous sommes là, triomphants, avec nos RSA (ou presque) dans des pays en galère, et pour des raisons de bon développement de notre récit de voyage, j'omettrai à moult reprises de mentionner que nos interlocuteurs ne baragouinent pas plus de deux ou trois mots d'anglais et m'obstinerai sans doute à porter aux cieus les personnes faisant figure d'exceptions dans ce bas monde. Cela a donné lieu, comme vous le supposez justement, à son lot de conversations de sourds auxquelles l'auteur a été accoutumé lors de son précédent voyage qui a fait l'objet d'un récit exhaustif (à Prague, le saviez-vous?) avec par exemple :

Autochtone 1 interpelle Moustache : kudfkudkjhdruk

Moustache : sorry I don't speak georgian

Autochtone 1 redit la même chose avec insistance : kudfkudkjhdruk

Moustache : euuuuh... no ?

Autochtone 1, frustré de ne pas se faire comprendre en touche deux mots à Autochtone 2 qui s'avance alors vers nous, l'air résolu

Autochtone 2 : kudfkudkjhduk

Moustache : we still don't speak georgian, sorry...

Eh oui, cette faculté à répéter mordicus la même chose dans une langue que son interlocuteur ne bite pas me surprendra toujours. Alors à trois, forts de nos expériences propres, nos connaissances (nous avons tous été reçus au baccalauréat tout de même!), nous avons usé de ruses qui, jusqu'au moment où j'écris nous ont valu le bon déroulé du voyage, non sans quelques moments d'exaspération, de souci ou d'incompréhension comme lorsqu'un chauffeur de « bus pirate » (nous y reviendrons plus tard) ne rendra pas à Moustache la monnaie de sa pièce et qu'il faudra lui expliquer par signe, force schémas, et en écrivant les montants perçus et attendus ce que nous étions en droit de recevoir de lui, bref, pour éviter ce genre de déconvenues, les problèmes de langue, où que vous souhaiteriez vous rendre, l'auteur a pour vous une solution simple, nette, efficace ET économique : **RESTEZ CHEZ VOUS**. Merci.

Pour votre confort de lecture (c'est si rare un auteur qui pense à ses petits lecteurs douillets), nous allons découper, après ce long préambule, le voyage en chapitres arbitraires avec des titres que l'auteur se fait toujours un plaisir d'imaginer. Sans plus attendre, juste avant de découvrir le premier d'entre tous, voici une petite carte maison pour mieux comprendre le terrain et nos déplacements :



J'PEUX PAS, J'AI ORGIE

Dans le bus qui dessert la capitale, la contrôleuse, ne parlant pas un mot d'anglais je le rappelle, nous gage de nous tenir en règle vis-à-vis d'elle, ce qu'un gentil néerlandais nous aide à faire et en échange, il nous laissera son numéro pour qu'on le rappelle si éventuellement nous décidions de sortir nuitamment (ce en vain bien sûr puisque le trio Moustache, Trottinette & Co n'est pas garçon facile ni un Abbé Pierre pour itinérant international). Nous descendons à une sorte de place/gare routière où un jeune local nous ayant remarqué dans le bus se mettra en devoir de nous conduire non sans éveiller une crainte réelle chez M et T quant à l'éventuelle rémunération attendue en contrepartie d'un guidage ouvertement approximatif. L'histoire retiendra que le dit-local ne réclamera en aucune façon son dû et nous abandonnera après une poignée de mains cordiale, sans plus de cérémonie, au pied de notre appartement de location, regagnant ses pénates après avoir gentiment offert sa compagnie (ses notions d'anglais étant aussi vagues que son talent de guide tbilissien). Nous retrouvons donc sur place un appartement loué pour la nuit à un jeune branché du quartier de la vieille ville, posons nos paquetages et ainsi que la soirée progresse, décidons de sortir découvrir les alentours. Après une déambulation chaloupée dans des rues encombrées entre chantiers de construction ou rénovation (car la vieille ville est une des premières victimes des petits séismes sévissant dans le coin), déchets agglomérés, chiens errants, étals sauvages et mineurs distribuant des flyers pour des tours guidés dans la ville, nous finissons par un repas sans fioriture, composé de spécialités géorgiennes, à savoir :

- la katchapuri, une galette de pain épaisse, ici garnie de fromage de lait de vache et d'un œuf (c'est la version de la région adjarie de la recette), copieuse à souhait
- des khinkali, ravioli imposants farcis de viande, fromage ou autre
- le nom du plat de Moustache m'échappe mais il faut imaginer une sorte de Welsh avec des légumes bouillis et de la viande, fondus dans du fromage

On le remarque rapidement, en plus d'être peu chère, la bouffe locale est bourrative et ne fait pas le détail. Nous quittons la ville le lendemain midi après avoir rétroplannifié un passage en Arménie afin d'éviter la pluie et la grisaille en passe de s'abattre sur une bonne partie de la Géorgie. Mais avant de prendre ensemble la route avec un chauffeur du coin, il me faut déjà faire un petit aparté de quelques minutes afin de vous livrer ceci :

QUELQUES CLEFS POUR TACHER DE COMPRENDRE UN DES SECRETS LES MIEUX GARDÉS DE TBILISSI

La capitale géorgienne est truffée de chiens errants (truffes, truffés, lol). Je veux dire, il y en a vraiment partout, dans toutes les rues, dans toutes les positions, assis, debout, couchés, des sacs à puces, des pucés, avec une étiquette jaune sur l'oreille comme sur nos vaches, des frêles, des galeux, des qui reniflent, vont à deux, à trois, à quatre pattes, qui suivent le touriste bouffant son shawarma, espérant gratter une miette, ou ayant abandonné tout espoir et mourant dans un coin ombragé, bref, du chien errant type, comme on en voit plus que rarement dans nos contrées. *Mais quid du secret ? Tient-il au nombre de chiens présents sur la voie publique ?* Pas vraiment. On imagine que les clebs pucés passent également se faire raser les branches à

venir de leur arbre géni, pardon, généalogique, avant d'être relâché pour faire les poubelles et étaler en veux-tu en voilà des déchets plein les rues en signe de vengeance honorable. *Où dorment-elles ces vilaines bêtes peut-être ?* Elles se recroquevillent à même le sol, sur les marches du Square de la Liberté ou ailleurs, n'importe où, mais à une poignée de mètres les unes des autres et elles prolongent leur sommeil, par manque de force peut-être, toute la journée durant. *Ne serait-ce pas une question du style qui de la poule ou de l'œuf, genre d'où vient le premier chien errant qui engendra le second et cætera, jusqu'à la situation actuelle ?* Même si nous pouvons gloser sur les composantes et origines du problème des canis lupus vagabonds, ajouter que c'est un problème largement répandu dans ces régions du monde dites « encore en développement » (langue de bois pour dire pays qui galèrent et qu'on exploite plus ou moins finement par une branche ou une autre de notre industrie délocalisée), un problème qui traîne son lot d'emmerdes sanitaires et brise le cœur en mousse des touristes venus prendre une bonne dose, mais à moindre frais, de dépaysement social, culturel, avant de rapporter leur expérience faussée de vie qu'ils auront eu auprès des classes sociales les plus basses depuis leur hôtel trois étoiles et briller d'une remarque bienvenue entre un bâtonnet de carotte fraîche (mais non bio) trempé dans une crème à l'ail et un énième verre de spritz rendant les remarques du style « moi/nous (selon si elle y est allée avec en couple ou non) je suis allé dans tel pays et ... » déblatérer son lot d'états d'âme snob, post-colonialiste, moraliste libéral sans foi ni loi si insupportable, eh bien non, le vrai problème que nous devons traiter regardant les clébards de la capitale (une ville pas toujours propre et qui subit des tremblements de terre fréquents mettant à mal ses architectures précaires je l'ai dit), c'est qu'on imagine aisément que son service de nettoyage est à l'image de ses rues non ? Maintenant que j'ai vu un peu de Géorgie dans ma vie, et du géorgien qui jette ses détritiques à même le sol sans ciller, comme si c'était la chose la plus naturelle à faire, il faut poser la véritable question non ? (oui ça commence à bien faire) alors merde, c'est le cas de le dire, où vont tous les petits numéros deux de ces milliers de chiens ? Pas une seule fois, nos sandales Birkenstock ou Source n'ont risqué cette seconde périlleuse propice au tordage de la cheville porteuse de tout notre poids simplement parce qu'un répugnant colombin voulait s'aplatir sur la chaussée, imprimée du sceau de la sandale hyper bobo en vacances. Pas plus également, avons-nous remonté une rue minée marchant comme sur des œufs afin d'éviter les crottes avant qu'un dernier petit bâtard ne vienne poser sous nos yeux l'ultime crotte fermant et bouchant l'issue de cette rue pentue qui pourrait d'un instant à l'autre dégénérer en la scène de la grosse boule (de merde) qui colle au cul d'Indy dans le temple maudit tandis que nous dévalons la rue à la recherche d'un abri nullement occupé par un migrant canidé en voie de trépas. Non, c'est proprement hallucinant et cela dépasse de loin ma compréhension. Un tel sujet peut s'énoncer clairement, selon la formule de Boileau, de la manière suivante :

nombre de crottes quotidiennes = (nombre de chiens en moyenne par rue dans la ville × nombre de rues dans la ville)

×

(nombre de fois en moyenne où le chien vient à se soulager par jour × nombre moyen de crottes libérées par le chien selon l'alimentation et le transit qu'il aura eu)

Et toute cette opération quotidienne peut se multiplier plus loin encore, au choix, par le nombre de jours moyens que vivra le chien errant (sans doute moins élevé que le total du soumis et de l'amadoué qui, sans accident tragique, peut s'estimer à entre huit et douze ans par bête, soit une fourchette de plus ou moins deux mille neuf cents à quatre mille quatre cent jours d'espérance de vie, eh oui, le temps est précieux) ou du nombre de jours dans une année civile (toujours trois cent soixante-cinq ici, en tenant compte du décalage horaire), ou encore du nombre de jours moyens que vivra un homme et du nombre de crottes mystérieusement cachées de ses sens qu'il évitera miraculeusement, tout cela donnant rapidement le tournis si on compte ajuster en plus de ça, le curseur de la population canine qui prolifère (malgré le coupage de couilles massif) dans la ville et ses alentours. Par ailleurs, il est extrêmement rare de voir un maître promener son caniche ou son husky à Tbilissi. Quelques russes femelles et fantaisistes, daignent emmener Grigor le bichon maltais dont le pyjama a été récemment rajusté dans une coupe estivale afin de mieux gérer ses problèmes de ventilation corporelle et d'obtenir une sorte de négatif du monokini pour chien, mais ceux-là chient en paix, sans que leur propriétaire ne se préoccupe un seul instant ni de ramasser leur étron ni du problème que je viens de vous livrer. Où sont donc parties toutes ces crottes ? Peut-être les chiens errants de la capitale géorgienne se rationnent-ils afin de créer une navette spatiale en caca avec l'espoir de coloniser un monde meilleur ? Peut-être existe-t-il une ville souterraine de Tbilissi aux parois puantes et pestiférées ? Peut-être le croquillon est-il leur monnaie ? Peut-être ont-ils envoyé leurs flots au ciel afin qu'un juste apocalypse s'abatte sur notre Terre à la dérive, qui sait ? La Justice vient du ciel comme on dit.

RAPIDE ET FURIEUX

Une norme que celle de se déplacer en bagnole pour aller n'importe où, un signe que celui d'avoir son pare-brise orné d'une superbe balafre qui ferait dire à monsieur Carglass « ah non celui-là il faut le changer, c'est trop dangereux ». Un signe ? Oui, c'est la cicatrice du baroudeur, la trace de bronzage du rouleur, la marque sur laquelle se déportent subrepticement les yeux du connaisseur qui alors échange un rapide et à peine perceptible signe de tête avec le chauffeur roulant à tombeau ouvert et dépassant dans un virage de montagne à la visibilité quasi nulle, le trente-trois tonnes du routier. Cet acabit d'homme c'est celui de Youri, et Youri nous conduira de Tbilissi à Erevan pendant quatre ou cinq heures sur plus de trois cents kilomètres.

Youri est un pilote. Je veux dire, il y a bien des gens qui conduisent vite, vous en connaissez peut-être comme moi j'ai connu mon cousin par exemple, qui au volant d'une mythique Renault R5, la poussait dans ses derniers retranchements dans la campagne mancelle, mais on a pas vraiment idée de ce qu'est un pilote 1) tant qu'on a pas embarqué avec et 2) tant qu'il n'a pas conduit ici. Signalisation intermittente, bandes au sol incomplètes si ce n'est absentes, police laxiste, voirie bombardée de nids de poule et crevasses quand ce ne sont pas des troupeaux ou des bêtes esseulées qui décident de camper en plein milieu de la route cherchant à surprendre au dernier moment l'automobiliste peu enclin à lâcher l'accélérateur. Tout cela fait des routes géorgo-arméniennes une montagne russe émotionnelle pour l'européen soucieux de respecter les codes existants, et tel qu'il a été élevé pour le faire. Alors on me rétorquera « cinq heures pour faire trois cents bornes ça fait une faible moyenne, c'est un pilote au rabais que tu nous vends ». A sa décharge, Youri

conduisait son Vito de chez Mercedes (9 places) à travers la frontière montagneuse et nous a arrêté au moins une bonne heure pour les deux passages de douane (sortie de Géorgie et entrée sur le territoire arménien, avec fouille du véhicule en sus). Le reste du trajet fut de moitié partagé avec de la montagne limitrophe azérie dans laquelle, comme je le disais, Youri n'avait aucune vergogne à doubler l'importun se trouvant sur sa route et à le fustiger ensuite d'une remarque dans sa langue vraisemblablement assassine vu le ton acerbe qu'il prenait, car oui, c'est le propre du chauffard que de trouver tous les autres dangereux sur sa route. Bon mais alors Rémi, qu'est-ce qu'il faut retenir de ce « go fast » ? J'y viens. D'une part on peut noter la place prépondérante de l'automobile dans un pays où les transports en commun sont rares. Le métro est soviétique, n'a qu'une ou deux lignes ne couvrant plus du tout l'étendue actuelle de la ville, les bus semblent invisibles et les trains quasi inexistantes apparemment. A ce titre donc, il semble qu'un système autonome (et indépendant?) se soit rapidement mis en place avec le soutien des utilisateurs, celui des marchroutka (des minibus vieillots, au tarif dérisoire qu'on arrête d'un signe, qui affichent leur direction et desquels on peut à tout moment descendre sur signe au chauffeur, ces minibus sillonnent les routes et il n'est pas rare, de la petite vingtaine de places disponibles, d'y trouver fourgué une trentaine de passagers), que nous avons beaucoup sollicité et dont Youri fut en quelque sorte notre goûté apéritif. Les routes en sale état, notre surprise quant à la conduite sportive et notre inexpérience des coutumes routières du pays feront de cet homme notre référence question pilotage. Limitations de vitesse ? Connais pas, niet. Voie à double sens ? Pas plus. Trois voitures qui se reniflent le pot devant nous ? Da da da. Youri était un concentré de démenche et de talent au volant. Un chauffeur virtuose qui n'a jamais froid aux yeux et dont la seule stratégie connue peut se résumer en « ma seule défense c'est l'attaque » (comprendre accélérer sans pitié). D'autre part, il faut relever qu'en quittant la capitale et en traversant une bonne partie du pays par le sud en compagnie de Youri, même si le paysage défile vitesse grand V, nous pouvions nous pencher par la fenêtre et admirer (si c'est bien le terme qui convient) les paysages de cette partie du Caucase. Si les alentours de la capitale sont bordés de garages, bâtiments cyclopéens et de stations essence, tout le long de la route, en Géorgie comme en Arménie, de petites échoppes faites de brique et de broc proposent tour à tour des fruits et légumes récoltés par l'habitant, du miel, de la lessive, des produits d'artisanat douteux qu'on retrouve de part et d'autre du pays, et ce, même sur des routes où il ne passe pas grand monde. On en vient à se dire qu'il s'agit là d'une source de revenu non négligeable pour ces êtres ramassis qui endurent à longueur de journée le soleil pénible. Il nous faut pourtant attendre l'Arménie pour observer les premiers paysages montagneux qui nous subjuguèrent par leur beauté massive et sauvage à l'image de ces nuages dévalant un flanc de montagne pour échouer dans le lac Sevan. Heureusement deux ou trois vaches et chiens nous distrairont de la contemplation en traversant la piste et tireront le touriste d'un accablement possible, pris qu'il est à voir se succéder paysages grandioses et misère fuyant ses yeux et la mort le long des ailes de la Mercedes. Comme je le disais plus haut, et ce jusqu'à nouveau bouleversement de l'ordre établi, Youri fait maintenant référence pour nous, en matière de rally. Il me faut pourtant, afin d'endosser au mieux ma peau de bête puante de reporter, relater l'épisode suivant, à charge contre l'auteur. Tandis que nous passions les postes de douane géorgiens et roulions les derniers kilomètres sécurisés nous séparant de ceux de l'Arménie (moins de dix, parcourus avec l'attente globale aux

frontières pendant une grosse heure je le disais), Youri, excédé par ce temps perdu à ne pas brûler sa gomme sur l'asphalte, décida, une fois notre compagnie au complet réembarquée dans le marchroutka, passant de Charybde en Scylla, d'appuyer franco sur l'accélo afin de rallier rapido, illico presto le poste arménien où il sait venir une attente nouvelle inévitable. C'est durant cette chevauchée de bravoure, mes compagnons cloués à leur siège et virant d'un côté ou de l'autre à mesure que Youri administrait ses coups de volant ainsi qu'un chef d'orchestre, que parmi les gendarmes couchés, autrement appelés « cassis », se trouvait une manière de herse après deux véhicules arrêtés, qui n'a pas échappé au regard vif de l'auteur. Comprenant que l'engin possédé par Youri s'y jetait sans retour possible, l'auteur ne put se retenir d'articuler les paroles suivantes : « la herse... mon Dieu, YOURI LES PNEUS !!! » ne troublant ni le silence de morgue à l'arrière du véhicule, ni les rugissements terrifiants du moteur de la Merco, ni Youri qui ne bitait pas un mot de français bien entendu, encore moins le « katapl katapl » des pneus, indiquant à l'assistance le passage avec miracle des quatre roues motrices youriesques par-delà la herse, et ne venant certainement pas troubler le visage concentré et déterminé, d'où la moindre petite goutte de sueur s'évanouit tel le doute en son esprit à l'instant où il franchit la herse, lancé à un bon quatre-vingt kilomètres par heure. Sacré Youri !

TROIS GUS INFILTRÉS, L'ARMÉE NIE TOUTE IMPLICATION

Arriver dans Erevan, c'est quelque peu saisir la dichotomie arménienne à deux échelles : celle de la capitale prospère face au reste du pays, et celle des faubourgs d'Erevan face à son centre ville propre. Par-delà les jardins et les pelouses abondamment arrosées tous les matins par des retraités (dont il semble que ce soit leur unique moyen de subsistance ou a contrario, un nationalisme puissant du style « make the pelouses of Armenia great again »), s'étale une ville très agréable, aux larges avenues longilignes, d'où s'élèvent de plus en plus de buildings à notre grand regret, ainsi que la palanquée de commerces et attractions diverses qui viendront rassasier la soif de dépense des touristes que toute capitale draine. Pourtant, hormis quelques édifices religieux, un monument commémoratif du génocide, deux ou trois musées et places sympathiques, il faut bien avouer que la ville laisse un peu sur sa faim et qu'on s'imprégnera plus volontiers de l'esprit d'Erevan et de son ambiance plutôt que de la quadriller et la parcourir de fond en comble. Cette ambiance, quelle est-elle ? Difficile à décrire, la ville se remplit à la mi-journée seulement, avant ça, rares sont les passants, les cafés et restos à ouvrir. On y voit pas mal de jeunes dont de très belles personnes qui font de l'Arménie un mètre étalon niveau poules de luxe, beaucoup de vente de fruits et de fleurs sur le trottoir des grandes avenues ce qui donne lieu à de la vie et des échanges à tous les coins de rue. On y trouve aussi des véhicules roulant à des vitesses inquiétantes dans ces larges rues héritées de l'URSS, beaucoup de références à notre Charles Aznavour national qui en plus d'une fondation, d'une place ou de portraits avec bio disséminés à des points clés de la ville se trouve premier cité quand on en vient à dévoiler notre origine française. Erevan est une ville vraiment agréable, où il fait bon se balader, qui n'a visiblement aucun problème avec ses factures d'eau vu son arrosage massif et ses chiées de fontaines publiques, une ville qui se modernise comme toutes les grandes capitales et qui refoule son lot d'indigents à ses portes et cache par-là, la moitié de son vrai visage. Après une journée entière consacrée à la visite de la capitale, nous avons décidé

de nous rendre sur les bords du lac Sevan. Deux fois plus grand que le lac Léman, superficie de plus de 1200km², lac naturel bien sûr et culminant à presque 1900m d'altitude, les rives du lac Sevan abritent les seuls baigneurs d'Arménie et deux monastères à visiter : Sevananank et Hayravank. Le premier, à la sortie de la ville de Sevan, date du IX et Xe siècle et nous avons eu la chance d'assister en son sein à une cérémonie religieuse orthodoxe tandis que nous la visitons un dimanche peu avant midi. L'ambiance, embaumée d'encens et de chants où un chœur de femmes répond aux incantations des acolytes du prêtre était chargée de mysticisme pour nous, étrangers au milieu des fidèles. A sa sortie, après une baignade dans le lac et un repas simple et efficace (un taboulé et du pain, modèle régala), c'est vers le second site que nous nous sommes rendus. Hayravank, plus tardif, date du IX et XIIIe siècle et surplombe lui aussi les eaux bleutées du lac Sevan. Les trajets de cette journée au lac seront effectués dans la Lada authentique et d'époque d'un chauffeur dont le compteur kilométrique allait chatouiller les six cents mille kilomètres parcourus, preuve incontestable de la robustesse des anciennes mécaniques et de l'intérêt de les entretenir. Le lendemain c'est vers le nord de la capitale que nous mettons les voiles, toujours en marchroutka, et vers le plus haut sommet arménien, l'Aragats (ou Arakadz, à 4095m d'altitude, moins imposant que son homologue turc, le mont Ararat, 5165m, visible par conditions favorables depuis la capitale et symbole de l'Arménie historique, aujourd'hui redessinée). Déposés à Achதாக, un taxi nous envoie de l'autre côté de ce mont vers un village recommandé par les guides, dit « typique de la ruralité de l'Arménie profonde » avec un joli monastère en prime à visiter. Le hameau d'Haritchavank nous a paru vide de toute présence humaine, ce, à l'image des campagnes désertées où les bâtisses en ruine le long des routes se comptent par dizaines entre celles inachevées, et où les populations se font rares tant les villages sont espacés les uns des autres. La route nous dévoilera néanmoins de splendides et profonds paysages encerclés par les massifs arméniens qui entourent le pays et que les photos reproduiront mieux que moi. Malheureusement, faute de temps et par mauvaise évaluation de la distance à parcourir, notre envie de se rapprocher du sommet du mont Aragats et de son lac Kari sera contrariée. Notre dernier jour à Erevan se terminera le lendemain à 15h30, heure à laquelle Moustache, Trottinette et moi-même embarquons à bord d'un long (dans tous les sens du terme) train qui nous emmènera à Batoumi, tout proche de la frontière turque, sur le territoire géorgien. C'est l'occasion pour nous, d'ouvrir un nouveau chapitre.

A BORD DU BATOUMI SANS LIMITE

Comme la vie peut être bien faite parfois. Figurez-vous qu'une ligne de voie ferrée rallie la capitale arménienne à notre prochaine étape, le chef-lieu de la côte adjare (c'est le nom de cette région à l'ouest de la Géorgie), Batoumi. Avant de vous parler de la ville, il me faut vous dire que la vie peut être aussi con, car nous n'avons pas voyagé à proprement parlé ensemble. Nous étions certes à bord du même train, mais nous étions disséminés dans deux classes différentes et trois wagons desquels si on osait s'extirper, on prenait automatiquement son lot de remarques, de rechignements ou de gros yeux de la part du personnel de cabine pour des raisons qui nous sont restées floues et inexplicables. Afin de nous éviter ces désagréments et la foudre de ces gens, après aussi nous être fait à plusieurs reprises renvoyés dans nos compartiments respectifs,

nous nous sommes finalement tenus au règlement tacite : ne pas quitter notre voiture sous aucun prétexte. Voici donc dès lors, le compte rendu de mon voyage dans ce train infernal.

Imaginez un ensemble de voitures et de locomotives des années cinquante/soixante, ancienne mode comme dans la photo de Cartier-Bresson (les amoureux en Roumanie). C'est un train pensé pour les longs trajets (le nôtre au final durera dix-sept heures), de nuit, pourvu de couchettes et de « compartiments ». Pourquoi les guillemets ? Parce qu'ils existent bel et bien ces compartiments mais pour la seconde et première classe bien sûr, pas la troisième où nous, pauvres européens, parmi les pauvres eurasiens, qui payons notre trajet dix mille drahms (moins de vingt euros) et souffrons déjà toute notre vie nos dix mille morts, avons droit à ce luxe que de tout partager, tous ensemble, dans le même lebensraum (espace vital), un concept tout à fait communiste pour sûr ! Pas de porte, pas de rideau, deux cloisons pour soutenir quatre couchettes, deux autres qui donnent sur le couloir où circule nuit et jour le bas peuple, le tout affublé de banquettes au rembourrage quasi nul et rien de plus que la dure et froide cloison pour soulager son dos. Y penser c'est se faire du mal mais tout de même, quel est l'enculé de génie d'ingénieur qui se pique à réduire au minimum toute notion bourgeoise d'aise et de confort dans des engins destinés à des trajets de plus de dix heures ? Alors mes camarades trouveront à dire que j'en ai trop fait en refusant une paillasse et des draps (propres !) que n'auraient pas refusé les clodos de Porte de la Chapelle (luxe qu'accorde la République géorgienne aux migrants de notre espèce depuis la chute de l'empire soviétique), mais auteur, jusqu'au-boutiste, j'ai vécu l'expérience originelle, celle de la belle époque, la souffrance telle un calice bu douloureusement jusqu'à la lie. Mais pour vous uniquement chers lecteurs, j'ai également daigné finir le trajet sur un de ces matelas libéré de son occupant, eh bien laissez-moi vous dire que l'amélioration de l'état de dormeur en instance que j'étais fût inexistante, nada, niet, une pure poudre aux yeux pour l'âme en peine susceptible que j'étais. Maintenant, oserai-je, oui j'ose toujours, vous le savez, dire quelques mots de mes compagnons d'infortune ? Les peindre au couteau, exagérer leurs traits à ces filous, tandis que pour supporter ce bain sur roulettes, son épreuve et ses coquins, l'auteur s'envoyait à intervalles réguliers une bonne lampée de vodka derrière la cravate, qu'il adoucissait d'une autre d'un jus de pomme moyen. Oh vous me connaissez, je vais finir par parler de nos amis russes, alors commençons sans plus tarder par les géorgiennes Rita et Irina, qui fardées comme deux mères maquerelles, ont tour à tour évolué du stade conversation sur la place publique, au stade ronflement, puis remaquillage à la truelle après avoir tâché leurs draps, pour finir par écouter de la musique gitane (voir chapitre concerné plus loin) sur le haut-parleur de leur GSM médiocre. Vient ensuite Edgar, géorgien peu loquace voir renfrogné, qui a passé son trajet à fumer, ruminer comme un prisonnier du fond de sa geôle le regard méchant (peut se dire également de l'auteur qui était allongé sur le châlit supérieur d'Edgar, une belle paire d'enfants de chœur en somme) et qui a offert l'unique aliment solide ingurgité par l'auteur, durant plus de vingt heures, à savoir une gaufrette fourrée au chocolat. Et maintenant mesdames et messieurs, le moment tant attendu par petits et grands, roulement de tambour, à l'instar d'Andy Kaufman imitant son personnage Latka, ce que la foule réclame à l'auteur, vous le savez aussi bien, si ce n'est mieux que moi, c'est son laïus russophobe ! Et il faut parfois savoir abaisser le niveau de son spectacle à celui de son public, c'est pourquoi je ne vais pas me faire prier davantage et accéder à votre requête en

vous présentant nos deux russes et demi. *Comment ça « et demi » ? Y a-t-il des russes et des sous-russes maintenant dans ton spécisme³ ?* Triple non. Voici néanmoins quelques indices afin de les repérer en société :

- si vous êtes en voyage, qu'importe l'endroit sur votre planisphère à gratter, et que vous voyez débarquer une famille blanche comme un linge, bariolée comme à un jour de gaypride, avec une mine jusque par terre → c'en est
- si dans un petit restaurant local, une table accapare l'attention par son bruit et le service par le nombre de victuailles, de boissons alcoolisées commandées et par l'addition salée que tout ça représente → c'en est vraisemblablement
- si une femme se trouve enroulée dans une sorte de gigantesque papier cadeau de marque prestigieuse (ou dont l'aura peut être perçue comme telle), que ce soit Valentino, Balenciaga, Guess, Gucci ou d'autres du même acabit, que cette même femme tente par tous les moyens légaux, maquillage compris, de dissimuler aux autorités son âge et qu'elle faillit à chaque fois que son visage feint une parole ou malhablement une émotion (tout le monde sait que les russes ne sont capables ni de l'un ni de l'autre) et que par-dessus tout ça, en plus d'arborez (l'image véhiculée par le terme est on ne peut mieux choisi par l'auteur talentueux) une touffe blonde peroxydée, au choix façon bouclettes de chien ou coiffure broussailleuse à la sortie du lit, pire que ça, cette femme porte des griffes ! je veux dire des faux ongles bien sûr, mais faut voir les bazars ! plus de trois centimètres pendants dangereusement après la peau, rendant toute manipulation, même la plus bénigne, comme ouvrir l'emballage plastique d'un paquet de Petit Lu (ou équivalent soviétique sans beurre), racler le fond de ses poches pour y trouver une pièce de 10 kopeks, décapsuler une canette, bref autant de gestes simples devenus impossibles voir périlleux (pensez au risque réel de s'enfoncer cette merde dans la peau à cinq reprises) à la précieuse souhaitant préserver l'éclat de son vernis (tantôt criard, tantôt blafard, dans de rares cas les deux cependant) et filant des frissons à bon nombre d'hommes par le côté Edouard aux mains d'argent émasculateur si la dite-précieuse vient, un jour, (il le faut puisqu'il nous semble, depuis les dernières statistiques auxquelles nous avons accès, que les russes continuent à se reproduire et s'exportent) manipuler un pénis d'autant plus précieux que fragile → cette femme est sans doute possible russe
- enfin, si l'homme qui se présente à vous avec la mine obséquieuse, non sans rappeler l'air et le museau de la fouine par son visage aux traits étroits, l'expression imperturbable j'en ai déjà parlé, ayant le biceps saillant et emprisonné dans un t-shirt qui lui colle tout autant le muscle du bras que l'absence de muscle ventral signifiant un clair relâchement dans l'exercice ; s'il porte, déjà évoqué également, une coupe au bol tout droit sortie des années quatre-vingt ou une coupe réglementaire car il se tient prêt à défendre sa patrie fièrement à n'importe quel moment, s'il boit, qu'il vous snobe en sirotant une bière ou une vodka blanche en faisant du bruit genre « sluuuuuurp », qu'il vous regarde avec hauteur parce que bon, lui, n'a pas une chiffe molle qui défend ses intérêts autour du monde, c'est Vlad l'empaleur deuxième du nom, si avec tout ça malgré tout, vous n'arrivez pas à vous départir de son air profondément ringard et à vous retenir d'esquisser un sourire moqueur face au sérieux développé par cet animal sérieux, qui brasse et embrasse les roubles

³Ici, il semble important de noter que l'auteur fait vraisemblablement un mauvais jeu de mots entre russe/sous-russe et race/sous-race, ce dernier terme étant une injure qu'il n'est pas rare d'entendre dans sa bouche édentée et pleine de fiel. (ndlr)

sérieusement → il y a de fortes chances que ce bonhomme soit, Dieu lui vienne en aide, un russe

Maintenant que nos archétypes sont posés, quels sont nos deux camarades et demi à votre avis ? Coupons court à toute spéculation, nous avons affaire à mère bimbo et fille. Vernis à ongle différent pour chaque main, habits Calvin Klein insipides et air de pruneau déconfit sorti de leur bocal respectif, voilà mon panorama pour le voyage. A cela il faut rajouter la demi portion, le petit Johnny, un jeune chihuahua (qui je dois l'avouer a été fort sage pendant le trajet) dont le poil long et soyeux n'est pas sans rappeler les meilleurs partouzes organisées par des généticiens tordus entre lapin nain (pour le gabarit), chat maine coon (pour le poil) et renard (pour la couleur). Et vous imaginez bien que dix-sept heures dans un wagon, Johnny ne les fait pas sans assistance, aussi sa mama a décidé de lui faire porter la culotte, ou plutôt une couche, et ainsi il m'est premièrement apparu sous les yeux, étendu dans son ridicule accoutrement anthropomorphe comme la petite merde de clébard bien gentil à sa maman superficielle qu'il était. Comment voulez-vous lui donner une chance à ce Johnny après ça ? Il fallait voir les attentions que le douanier ou le chef de wagon gaga avait pour les deux bimbos escortant leur précieuse boule de poil occupée à chier dans sa couche. C'était un spectacle aussi désespérant sans doute que celui de l'auteur évoquant, photo pour preuve à l'appui, la mignonitude de son chat, en sept lettres : n – a – v – r – a – n – t.

En route mauvaise troupe, cloisonnés dans nos voitures respectives, c'est cette compagnie qui me vit me décomposer au fur et à mesure que le train quittait l'Arménie lentement pour traverser une bonne partie des campagnes géorgiennes. De ce voyage, il faut pourtant relever quelques détails dignes de figurer dans ce rapport. Je veux parler premièrement d'un esprit tout oriental de l'autodiscipline des passagers qui n'est pas sans me rappeler, à moi, un chercheur célèbre de ces régions : Pavlov. La première couchette dépliée, le premier oreiller battu, et c'est tout le wagon qui en une quinzaine de minutes s'emploie à déployer ses quartiers puis prend position (tandis qu'il n'est pas encore 18h) pour la nuit à passer. Deuxième élément, lui tout à l'honneur du menu fretin peuplant les banquettes, c'est que le passager lambda, au courant des pratiques relevant du long voyage à venir (pas comme nous, innocents à qui un éhonté a menti en gare en nous faisant miroiter l'existence d'un illusoire point de restauration embarqué à bord, synonyme de confort et par là-même malvenu dans le concept du train en question), s'est prévu largement de quoi casser la croûte et plus encore, semble volontairement venir avec des rations supplémentaires qu'il tient à offrir et partager avec ses convives, étrangers de lui. Ainsi donc, j'ai fait bonne chère de cette gaufrette salvatrice. Troisième et dernier point, je ne sais à quel stade avancé de fatigue il faut prétendre pour « passer une bonne nuit » dans ces couchettes (paillasse ou non), mais de mon humble avis, il doit être proche de celui qu'on appelle grand sommeil. C'est la mort dans l'âme que j'ai arpenté les quelques mètres menant de ma couchette perchée sur ce lieu d'errance sur rail jusqu'à une lucarne d'où s'engouffraient des bribes d'air frais. Ma voiture ne possédant nulle aération, après une journée au-dessus des trente degrés d'Erevan, la chaleur moite des sudations post-dînatoires de chacun (et sans doute des gaz, horreur !) rendait l'atmosphère lourde et insoutenable. J'ai marché hagard, jusqu'à des toilettes qui en fin de parcours, laissaient s'échapper des filets d'urine qui coulaient d'un bord à l'autre de la rame selon si le train s'incliner d'un côté ou de l'autre de la voie. Je suis sorti à deux arrêts où des vieilles passaient avec des paniers, déambulaient entre les passagers en

pause et tentaient de leur refourguer le fruit d'une récolte pauvre, avant que je ne regagne ma voiture où une bière avait été renversée, venant rajouter une couche olfactive supplémentaire à la riche palette présente et développée dans la rame. Comment trouver le sommeil ? Les ronflements, les glapissements des gosses récalcitrants, les conversations nocturnes, les confessions sur l'oreiller. Ici on casse la graine à minuit, là on se tient prêt à sortir au prochain arrêt, et les policiers, et les douaniers qui rentrent, sortent, *passport, c'est vous monsieur l'auteur ? Oui. Qu'est-ce que vous avez à déclarer ?* Je n'arrive pas dormir. *Quoi d'autre ? Cigarettes ? Alcool ?* Je n'ai pas fini de siffler ma vodka. *Z'en voulez un coup ?* Deux goulées de ça et deux de pomme ensuite. L'ivresse ne pointant pas, absolument rien ne viendra soulager ce périple calamiteux partagé entre inquiétude, zig et insomnie. Pourtant, au petit matin, la mer Noire devint visible, signe que nous avons atteint la côte, et plus loin, avec deux heures de retard, nous touchions au but de notre traversée : la ville de Batoumi.

BATOUMITIGÉ

Débarqués sur le quai de la gare, nous sommes rapidement accostés par une flopée de personnes nous proposant leurs services pour nous conduire ou nous loger dans un appartement du centre. Cette pratique de racolage du touriste est courante en Arménie comme en Géorgie et a un certain don à nous agacer tous les trois tant elle rend palpable notre impression de passer par du bétail avec marqué au fer rouge sur nos fronts : ARGENT. Nous empruntons tout de même un taxi qui nous conduira au pied de notre appartement (toujours loué de la veille au lendemain sur un site bien connu qui met à mal l'industrie hôtelière qui donc se sent obligée de redorer son image à coup de pubs sur le net en rendant « plus branchée et jeune » l'idée d'aller passer une nuit dans une chambre sans confort au prix affligeant dans laquelle on ne sait et on ne veut surtout pas savoir ce qu'il s'est passé avant nous et oh c'est bizarre cette tâche brune près du plafonnier, qu'est-ce que tu crois que c'est mon lapin, de la merde ou du sang ?), appartement qui se situe dans une immense tour qui nous évoque vaguement à tous les trois Hong Kong. En fait de centre-ville, Batoumi, je le savais avant d'y venir par une rapide recherche Google© Image (réflexe que j'ai pour chaque lieu où je me rends), est un amoncellement de buildings immenses. Deux nouveaux sont en construction juste derrière nos trois tours bleues et posséderont plus de quarante étages sur plus de trois cent mètres de long. Le front de mer est à une minute de marche derrière notre appartement et une immense et plate promenade longe une plage de galets gris. La météo n'est pas au beau fixe lorsque nous arrivons mais nous décidons malgré la fatigue et le temps de nous rendre après une courte déambulation jusqu'à la gare routière et à un lieu en dehors de la ville qu'on appelle le Cap Vert. C'est une zone qui servait d'ancien terrain d'expérimentation pour les botanistes de l'URSS et qui est devenu l'un de ses plus grands jardins qu'on peut encore visiter aujourd'hui. Un commun accord entre M, T, et moi, était au début du voyage de ne pas céder à la visite d'un jardin botanique pour une obscure raison jamais évoquée bien que nous soyons passés devant plusieurs d'entre eux. Reste que la baie, la plage et les environs sont d'un vert profond, la nature luxuriante et florissante, les palmiers et les bananiers en nombre et je pense que si la pluie n'avait pas commencé à s'abattre au moment où nous arrivions tranquillement sur la plage, on aurait pu se croire complètement

dépaysés dans un petit coin d'une destination paradisiaque bien plus onéreuse que la Géorgie. Le lendemain, nous nous mettons en marche pour visiter une partie de la vieille ville et son port de plaisance avant de manger dans le quartier turc de Batoumi. Sa proximité avec la frontière (moins de vingt kilomètres) en a fait un critère de choix pour Moustache qui nous a proposé de rallier avant notre départ dans l'après-midi la ville de Sarpi où se trouve, une plage, le poste frontière le plus laid du monde (qui date de 2011) et donc la douane pour passer côté turc. Rien à déclarer sur Sarpi, beaucoup trop de monde au poste pour tenter de passer se faire tamponner le passeport pour la couleur, quelques rayons de soleil, des russes en maillot de bain (toujours reconnaissables à leur coup de cheveux) dont un couple qui s'installe à trois mètres devant nous et qui finira par s'adresser la parole au bout d'une trentaine de minutes⁴, un petit saut dans le grand bassin et on s'en retourne retrouver un marchroutka pour notre prochaine étape.

Mais en est-ce bien terminé de Batoumi ? N'y a-t-il vraiment rien de plus à dire sur cette ville ? J'aimerais le croire mais voilà, cette ville est vraiment vilaine et mérite qu'on s'y attarde quelques caractères de plus. Le front de mer de la ville qui se peuple d'immeubles vertigineux me donne à moi, l'impression du cauchemar de la ville balnéaire. Je veux dire, en France, nous avons de belles et moins charmantes villes côtières tout au long du pays, que ce soit tout au nord, Malo, St Valéry, Honfleur, Quimperley, Lacanau, Hossegor, St Tropez, Cassis, bref, il y en a vraiment de très différentes les unes des autres mais aucune n'a vraiment cet aspect dégueulasse que prend Batoumi. Il faut imaginer une singerie de skyline sur fond de mer Noire, prisée pas tant par les russes ou les turcs mais par des indiens et des touristes venus tout droit de la péninsule arabique. Question dépaysement pour eux, on repassera, car quand je parle de singerie de skyline américaine, je parle aussi de la singerie de Dubaï ou d'autres villes bâtie ex-nihilo avec des influences occidentales évidentes tendant à rendre quelques endroits copiés de la planète encore plus tristes que leur original. Sur la promenade, entre les manèges et les flots de touristes qui s'arrêtent tous les cinquante mètres pour prendre d'eux un selfie devant un monument, un immeuble rétroéclairé ou une « œuvre d'art » exposée devant le front de mer (vous comprenez, j'y étais, pas vous, ça en fait quelque chose de tellement unique, parce que je suis unique → ça me rend malade de voir des gens se prendre en photo), circulent aussi toute sorte de moyens de locomotion électrique pour les grosses larves dont l'argent coupe la circulation du sang des articulations des pieds jusqu'au cerveau et préfèrent dépenser quelques billets pour voir défiler ce panorama donnant la gerbe, mais plus vite, plutôt que de parcourir comme un chemin de croix la promenade où il n'est pas rare de se faire doubler par un caddy de golf constitué de quatre femmes s'enfuyant avec la draperie de l'hôtel (mais ayant pratiqué deux trous pour les yeux, inévitables pour la conduite du véhicule électrique) au milieu de leur homme/portefeuille bien content d'être en vacances et de ne rien avoir à foutre d'autre que de mettre la main à la poche pour satisfaire ses moindres, éventuels, encore non-satisfaits désirs. Une image saisissante, reproduite des dizaines de fois, pas loin de démoraliser le dernier homme sur Terre.

Alors rien à garder de Batoumi ? Eh bien je ne serai pas aussi catégorique. Oui, cette partie de la ville

⁴Ici l'auteur se contredit, volontairement ou non, par rapport à une assertion faite plus haut dans laquelle je cite il écrit: « [d'une russe] que son visage feint une parole ou malhabilement une émotion (tout le monde sait que les russes ne sont capables ni de l'un ni de l'autre) ». *Il faut y voir, selon notre avis, une remarque quant à l'osmose vécue par ce jeune couple et dont l'absence de communication est une forme de communication certaine. Pourquoi en effet réduire des sentiments partagés à des paroles vaines ? « Paroles, paroles, paroles » comme le chantait Dalida... (ndlr)*

donne la nausée, mais l'autre, le quartier turc et la partie géorgienne, en fin de compte la véritable ville qui vit de Batoumi, garde encore son activité, ses vendeurs à la sauvette, sa circulation démoniaque et ses rues encombrées. Ces deux villes étrangères vivent à quelques rues d'écart et les incursions de l'une dans l'autre semblent relever des égarés en perdition ignorant encore les vices et les travers de l'une ou l'autre.

CA VALAIT LE COUP-TAISSI

De retour dans les terres de Géorgie, nous découvrons en fin de journée Koutaïssi, deuxième plus grosse ville de Géorgie. Elle compte un peu plus de cent mille habitants (contre un peu plus d'un million cent mille dans la capitale, Tbilissi) et ce fut mon véritable coup de cœur des villes que nous avons vues durant notre voyage. Pourquoi ? J'avais lu çà et là dans des récits de voyage laissés sur le net que la ville baignait encore dans son jus, ne semblait pas atteinte par les vagues successives de touristes qui pouvaient déferler sur le pays et qu'elle gardait tout son charme d'antan, eh bien d'après nos premières impressions, nous étions prêts à rapidement déchanter car là où nous descendions, à la périphérie de la ville, cela ressemblait à toutes les autres périphéries vues jusqu'alors : des bouis-bouis, des tas de magasins qui ne vendent apparemment qu'un ou deux articles issus d'un stock antique, des garages, des dépotoirs et beaucoup de ruines. Moi qui m'étais battu pour passer à Koutaïssi avec mes deux compères, quelques gouttes de sueur perlaient au bas de mon dos. Mais après une nuit en face d'un parlement géorgien à l'abandon et à l'architecture immonde (cqfd), nous mettons les voiles sur le centre et là, ô ravissement, comme dans les récits, on arrive au cœur du cœur de la ville géorgienne. Koutaïssi n'est définitivement pas une ville pleine de richesse, elle n'en fait pas étalage, pas plus que de sa pauvreté. C'est une ville modeste et humble dans laquelle les géorgiens vivent, semble-t-il, paisiblement. Il y a un marché couvert immense où se trouvent épices, vêtements, tabac, thé, viandes, fruits et légumes des producteurs locaux, quelques églises orthodoxes dont la très belle et imposante cathédrale de Bagrati qui surplombe la ville et le filet de rivière Rioni ; mais le charme de Koutaïssi n'est pas là. Le charme du chef-lieu de l'Iméréthie (c'est le nom de cette région centrale du pays) c'est la douceur de vivre qui y prend racine. Comme dans des petits villages encore préservés de la démence moderniste, on vous regarde passer avec bienveillance, on ne s'embête pas avec votre présence, on continue ce qu'on était en train de faire et à la fin de la journée, rien n'a fait de vague, rien n'est venu ombrager la toile. Après un jour sur place, le lendemain nous décidons de nous rendre à deux heures de marchroutka de là, dans la ville de Tchiatoura, un peu plus au nord au creux des montagnes. Cette ville fut une importante colonie durant l'ère soviétique pour ses minéraux. Elle est nichée et étalée dans une petite vallée et sur les flancs de deux montagnes et la route qui y mène est particulièrement pénible. L'idée principale que j'avais soumise à mes camarades en venant à Tchiatoura était de prendre un téléphérique parmi les plus craignos du monde dans une ville énormément marquée par l'URSS et son exploitation du manganèse. Parmi la dizaine de lignes existantes, les deux ou trois encore en activité à ce jour, nous sommes malheureusement tombés au beau milieu d'une période de maintenance et réhabilitation des cabines. Mais cette déception ne fut pas la seule de la journée car à dix kilomètres de là, c'est vers le Piton de Katskhi, amas rocheux d'une quarantaine de mètres de haut sur lequel trône un petit ermitage à plus d'une centaine de mètres de la falaise la plus

proche, que nos baskets nous ont menées. L'endroit est surprenant. De loin, on voit se détacher de l'horizon ce pic et cette petite baraque dans laquelle vivent une poignée de moines dont le seul lien avec le plancher des vaches est un seau au bout d'un système de poulie et une échelle de fer peu rassurante clouée à la paroi de calcaire. Le monastère au sommet est consacré à Siméon le Stylite (un saint du Ve siècle qui vécut et mourut au sommet d'une tour, ravitaillé par les fidèles) et malheureusement pour nous interdit d'accès aux personnes étrangères au service. La soirée approchant, nous devons faire du stop depuis la route menant au piton car Tchiatoura, la ville la plus proche, est à dix kilomètres et les derniers marchroutka semblent être déjà passés. Après une quinzaine de minutes d'attente et de doute foutant les pétoches à Trottinette qui se voyait déjà mourir dévoré par les moines ou les loups de Katskhi, un automobiliste nommé Vassili nous prend enfin. Habillé d'un tshirt d'un club de Clermont-Ferrand, nous ne tardons pas à lui indiquer que nous sommes français. Son anglais au ras des pâquerettes, tout comme notre russe ou géorgien, ne permettent pas l'échange mais Vassili ne se laissa pas démonter. Ni une ni deux, il stoppa net son véhicule en plein milieu de la voie et appela sa fille qui habite à... Clermont-Ferrand bien sûr ! C'est donc une communication téléphonique et visuelle qui démarra pour Vassili, ravi de présenter à sa fille Nathalie et sa petite-fille Lili (dont il est complètement gaga, il s'en excusera auprès de nous via la traduction de sa fille) les trois glands qu'il vient de ramasser sur sa route. Il nous déposera gentiment à Zestaponi, trente kilomètres plus loin au croisement de la route avec Koutaïssi que nous regagnerons une bonne heure plus tard et où nous dînerons avant de regagner notre lit. Le lendemain, après un furtif passage en ville, attendant l'ouverture à midi du funiculaire, histoire de se rattraper de la malchance de la veille, nous apprenons que celui-ci est fermé pour souci technique. Deuxième coup du sort pour nous qui, peu après déjeuner, quittons la ville.

UNE RAISON DE MOINS D'AIMER LE DICTATEUR

« Aux grands hommes, la patrie reconnaissante » selon la formule. Et Gori c'est tout à fait ça, à en croire la lecture des brèves relatant le crève-cœur des habitants contre le coup en douce des autorités de déboulonner l'indéboulonnable statue de la star locale sur la place centrale de la ville, une nuit de 2010. Cette personnalité n'est autre que Joseph Djougachvili aka l'homme d'acier aka Staline, et Gori c'est son lieu de naissance. Et c'est peut-être là son seul intérêt, si c'en est vraiment un, ce que nous allons voir ensemble.

Buzzati, dans une nouvelle bien connue de son recueil *Le K*, Pauvre petit garçon, nous présente ce qu'il imagine être l'enfance du petit Dolphie, fils d'une certaine madame Hitler, et le trauma initial qui donna au monde un de ses plus dramatiques sujets. Ici, pas besoin de faire beaucoup abstraction car un musée se charge de vous montrer la bicoque d'enfance du jeune Iosseb, et le reste de l'exposition le présente dans sa vie et ses œuvres. De nature paranoïaque et secret, on comprend aisément qu'une partie du personnage soit restée obscure et inconnue aux conservateurs du musée. Ainsi donc, aucun coin ou recoin des cartons de présentation d'un document, traduit en anglais (ce n'est dans l'ensemble pas souvent le cas), ne laisse à penser que Staline fut autre chose qu'un bon Petit père des peuples pour l'URSS. Et qui en douterait si même un musée national le présente comme quelqu'un qui mérite d'avoir un tel mausolée à son honneur ? Après une chiée de photos, livres, lettres, cadeaux diplomatiques, effets personnels sans intérêt, après la voiture

blindée Pullman (un wagon donc) exposée au dehors dans laquelle il s'est rendu à Téhéran (1943) et Yalta (1945) pour rencontrer les « grands de ce monde » et décider de son sort (au monde hein, rien que ça), après l'un des douze masques mortuaires exécutés en 1953 après son tragique mais inévitable trépas à l'âge de 75 ans, après la fourrure de Staline pour qu'il évite d'avoir la niflette tout l'hiver, mesdames messieurs, un dernier frisson, le premier bureau du Kremlin de Joseph Staline ! Bel ouvrage, classique, bois noble mais inconnu si je puis en juger à cette distance, l'assise a vécu et supporté le poids de l'homme d'acier et sa fameuse moustache, c'est quelque chose n'est-ce pas ? Et le cuir du dessus de bureau semble bien usé à force de signature d'arrestations et de condamnations. Ah, candeur que d'imaginer combien d'enfers, de morts, d'exils ont enduré des millions d'hommes et de femmes par un simple mouvement du poignet (je ne parle pas de branlette, bande de dégoûtants) du Secrétaire général du Comité central du Parti Communiste de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques (SGCCPCURSS en somme) sur ce petit bureau chétif. Voilà à quoi doivent servir les musées, nous transporter au bon vieux et regretté passé dans une capsule temporelle aigre-douce.

A la sortie, une petite boutique nous propose des sacs de coton imprimés à son effigie pour une quinzaine d'euros, une bouteille de vin Stalinienne (un vin qui a de la poigne sans doute et laisse un petit goût de sang en bouche) à vingt euros, des cartes postales pour ravir et saluer les camarades communistes nostalgiques interdits de quitter le territoire, et dehors, une vieille dame vend ses aimants à frigo, des stylos pour ratifier soi-même des condamnations à mort, ou des petits bustes en plastique qui seront du meilleur effet en face d'un Franco en placo et d'un Pol Pot de foutre. Nous achetons Moustache et moi, trois petits paquets d'allumettes⁵ à l'image du « grand homme » (un mètre soixante-huit au garrot), qui ont le pouvoir secret de mettre le feu aux poudres de l'indignation de Trottinette, scandalisé par la distance prise par le musée avec son sujet.

Voilà donc mon histoire sur Gori, une nuit infernale avec une chiasse carabinée plus tard, un match de foot de première division géorgienne gratuit entre le Dila Gori et le Lokomotiv Tbilissi (qui s'imposera à l'extérieur sur le score de 0-1 à la fin du temps réglementaire) et une forteresse vue de loin. Une ville sans vie, pas brillante et sans charme, étonnamment pleine de français (doit-on y voir un sujet de fascination malsaine?), qui fait un peu de son beurre, qu'elle fourre direct dans ses épinards de miséreux, sur l'héritage d'un vilain bonhomme – mais un winner lui – et d'un rejeton qu'elle a vu naître et qu'a mal tourné, mais allez m'expliquer pourquoi, apparaissant toujours plus sympathique que le pauvre petit garçon de cette certaine madame Hitler.

PENULTIEME ARRÊT AVANT LE TERMIN-RUSSE

Notre longue route se poursuit au nord, dans les montagnes, après un changement de marchroutka dans la capitale, et nous arrivons en fin de journée dans la petite ville de Stepantsminda. Juchée à 1740m d'altitude, le chef-lieu du comté de Kazbégui (dont elle portait aussi le nom jusqu'en 2006 avant de changer

⁵*Il nous a semblé nécessaire de noter que l'auteur n'est plus en possession d'aucun de ces paquets subversifs, offerts de bon cœur à des personnes souhaitant garder l'anonymat pour leur sécurité vis-à-vis des RG. (ndlr)*

pour l'actuel Stepantsminda) se trouve à proximité d'un mont Kazbek, volcan endormi et deuxième plus haut sommet de Géorgie, culminant à plus de 5000m ! Ici, clairement, la région est entièrement vouée à ses activités alpines. En arrivant par de longues routes sinueuses qui serpentent sur les flancs des montagnes, nous pouvons remarquer des téléphériques, des stations de ski et des touristes pratiquant le parapente. Je ne sais pas si c'est mon esprit malade que j'essayais de soigner tous les soirs à coup de vodka/pomme/citron qui a créé cette image mentale de son propre chef, mais en préparant notre voyage en Géorgie, je me suis attardé sur un autre petit village montagneux appelé Ouchgouli. Ouchgouli est la plus haute localité d'Europe, située à plus de 2000m d'altitude, au pied du mont Chkhara (qui lui est le plus haut sommet de Géorgie et le troisième dans la chaîne de montagnes du Caucase), mais Ouchgouli, tout perdu qu'elle soit, se trouve de l'autre côté de la région disputée de l'Ossétie du Sud, dans la région de la Haute-Svanétie, plus au nord de Koutaïssi. J'ai vu combien il était complexe de s'y rendre, notre seule chance d'y accéder étant de se rapprocher de la ville de Mestia, et encore, on nous prévient que la moitié de l'année les routes sont soit trop enneigées (ce qui ne devait pas être le cas à ce moment-là) soit trop endommagées (ce qui connaissant dorénavant l'état global de la voirie du pays ne veut pas dire grand-chose à mes yeux). En arrivant à Stepantsminda, j'avais donc sans doute encore en tête l'image que j'avais eu d'Ouchgouli (car j'avais bien entendu vérifié à quoi cela ressemblait au préalable, souvenez-vous), et voilà le topo : les touristes sont déjà là. Je veux dire, nous sommes des touristes, aussi, bien sûr, mais comme beaucoup, une partie, peut-être même la moitié au moins des touristes, la dernière chose qu'on veut voir quand on part en vacances, ce sont nos semblables, d'où qu'ils viennent et où qu'ils aillent ! Ils ont cet air abruti, ahuris par tout ce qu'ils voient, ils sont un peu paumés et ont le pas lent, le nez en l'air, créent des embouteillages au guichet ou nous font patienter à nos places dans le car quand vient le moment de décharger leur onze mille sacs de cinquante kilos chacun. Ils sont vêtus de polaires, de doudounes ultralight (j'en ai même une, c'est très pratique), de cache-col parce qu'on ne sait jamais, une petite brise sur un sommet, c'est vite arrivé vous savez ? Ils ont même pris leurs bâtons de randonnée rétractables, et un petit réchaud qui servira à faire un café soluble que Patrick sera bien content de boire au sommet, au sommet, au sommet, mais au sommet de quoi bon sang ? QUI BOIT DU CAFÉ SOLUBLE APRÈS UNE RANDONNÉE DE DIX KILOMÈTRES ? Et ils se détestent tous, ils se fusillent du regard parce qu'ils ont le même sac à dos, qui est bien pratique il faut le dire, quoique le coloris, comme la polaire, comme la doudoune, comme le cache-col, d'un mauve, d'un vert menthe, d'un jaune tirant sur l'ocre, soit reconnaissable entre mille puisqu'il y est inscrit en filigrane sous une lumière que ne décryptent seulement les yeux du profane : T-O-U-R-I-S-T-E. Ils se haïssent au restaurant quand à une table, des semblables passent commande : « haha les ploucs, nous on sait que c'est de la merde le plat qu'ils ont commandé parce qu'on en a déjà mangé et qu'on a même eu la diarrhée, n'est-ce pas Clarisse ? », ils se répugnent quand ils partagent les mêmes maisons d'hôte parce que forcément, on les parque ici, personne ne les supporte et ne veut d'eux ailleurs, et puis ils se croisent à la salle d'eaux, ou quand ils sortent des chiottes : « et voilà, je l'avais bien dit, putain fait chier ! Y'en a partout, c'est dégueulasse Clarisse ! » Ils sont voués à supplanter la population locale qui doit les accueillir parce que ce serait plus difficile sans eux mais pas moins triste, oh non. Ils sont dans les marchroutka, dans les monastères en haut des pics, à la

boulangerie du bas en train de pointer du doigt le pain qui leur fait envie, ils sont partout, jamais mais à la fois chez eux, parce qu'ils payent, et qu'on (les pauvres gens) leur doit bien ça en échange non ? Mais ça nous laisse le droit de les enfler quand même de temps en temps.

Stepantsminda est un des derniers points du nord de la carte avant le col de la Croix de fer et la Russie. Il est logé sur la route qu'empruntent les poids lourds et les voyageurs russes pour retourner dans leur pays, et cette route, qui longe une petite rivière, coupe en deux le village. Le business de la ville c'est le tourisme comme je l'ai dit, et il n'y a qu'à se promener un peu dedans pour se rendre compte que la plupart des mille quatre cents habitants (pour un chef-lieu c'est peu, imaginez la taille des patelins du coin avec ça) ont vite trouvé la combine pour suivre le sens de la marche. En effet, il nous semble que chaque baraque a sa chambre d'hôte plus ou moins officielle et c'est vers l'une d'elle qu'une maison d'hôte officielle (parmi la centaine d'autres) nous redirige vers des collègues après un peu de porte à porte. On est conduit dans une première maison, c'est non, puis la suivante dans la rue et là c'est oui, une chambre est libre, pour trois, à un prix deux voire trois fois inférieur à celui qui est proposé sur le net (raison pour laquelle nous n'avions rien réservé jusqu'ici). On vivra donc chez l'habitante, avec ses enfants, sa famille, et ses problèmes (d'eau – coupures et douche froide au programme). Avant-dernière étape de notre voyage (ne criez pas victoire trop tôt, je vais encore réussir à vous emmerder quelques pages), la virée sauvage dans les montagnes a pour but de faire une randonnée pas trop difficile pour visiter l'Église de la Trinité de Guergéti (du XIVe siècle, 2170m d'altitude) que nous entreprendrons le lendemain matin de notre arrivée. Et c'est donc nos meilleures baskets enfilées que nous commençons notre ascension vers ce petit sommet en soi et une marche de six kilomètres jusque l'édifice, poursuivant notre route jusqu'au sommet suivant à quelques centaines de mètres de là avant de se compliquer la tâche en suivant un sentier de descente non homologué PMR mais où le randonneur se fait aussi rare que la chèvre. Mais avant ça, il me faut revenir sur le sommet et son église, qui eux, génèrent leur lot de comportements déviants. Je passe sur les camarades qui s'avachissent, font sécher leur tshirt trempé de sueur sur les pierres chargées d'histoire et à dos de moine jusqu'à construire cet endroit religieux et donc sacré, car le défroquage, ce n'est ni la première ni la dernière des églises à le voir perpétrer en son sein. Non, mais par contre regardez-moi un peu ces gens qui se prennent en selfie nom de Dieu... Il faut dire que l'Église est ouverte à la route également, à cinq bonnes minutes de Stepantsminda mais pour nous, quel intérêt de louer un taxi comme des chinois, des russes, des touristes en somme, pour poser devant son iPhone© dernier cri et partager sa pomme dans les réseaux sociaux ? Je veux dire, merde quoi, qui sont ces gens, d'où viennent-ils et à quoi aspirent-ils en prenant la pose de la « duck face » avec une église trop « kawai » et « old school » dans leur dos ? Est-ce qu'ils savent que des gens sont sans doute morts pour que cette bâtisse voit le jour, soit entretenue correctement semaine après mois après année, que les popes se sont succédés par dizaines, les fidèles par milliers, que d'autres ont crevé pour faire valoir leur droit de prier ou qu'à l'inverse les athées du village demandent à ce qu'on foute leur église sur un sommet afin qu'ils puissent avoir la paix tous les dimanche matins ? Tout ça pour qu'on se ramène avec un « selfie-stick » fabriqué en Chine, orné d'un GSM de la même origine, qui enverra notre position, nos métadonnées, notre photo, notre tronche un peu constipée (en vrai ça va mieux) pour que le reste de nos connaissances, celles qui ont pas

trop le seum de rester au pays à bosser avec le reste du troupeau des pauvres, puisse liker ça et dire « waouh trop beau, ça fait rêver, t'es trop mims, on s'voit quand tu rentres ? », MERDE QUOI, QUELLE VIE QUAND MÊME ! Bon voilà, c'est passé, mais avant d'oublier, il me faut signaler que les Adidas© City Cup portées par l'auteur, non sans essayer les regards moqueurs des amateurs en néo-rangers Quechua© ou Salomon©, sont validées par la street après une rude mise à l'épreuve lors de cette périlleuse descente et qu'elles pourront très bien leur botter le cul à ces marcheurs des montagnes à la manque. Bon vent chez vous les bouseux !

TBILISUITE ET FIN

Un bon bol d'air pur de deux nuits, c'est sans doute trop pour les citadins que nous sommes. Aussi, l'appel du pavé se faisant sentir et un avion nous attendant à trois jours de là, c'est un retour à la case départ qui s'opère pour la confrérie, et nous revoilà à Tbilissi. Moustache, gâté comme un fruit et partagé entre la couche et la couche, nous abandonnera, Trottinette et moi, pour un après-midi. Nous partirons à la découverte de l'immense cathédrale de la Trinité (du début des années 2000) dans laquelle, étonnamment on trouve une piscine où se baignent des enfants⁶. Le lendemain sera consacré à une visite plus approfondie de la vieille ville, de ses principaux monuments (RAS), et de la forteresse de Narikala qui domine la ville par laquelle nous accédons via un téléphérique qui n'a pas une once de la classe de celui de Tchiatura et qui fait donc office de piteuse consolation. Notre séjour se termine par un Moustache bien décidé à se remouiller le bout des plumes dans la « mer de Tbilissi » (appellation pompeuse et typique d'une capitale pour désigner un petit lac artificiel qui sert aussi de base de loisir), un Trottinette sur les rotules mais mentalement prêt à enchaîner sur un séjour en Italie et un auteur incapable de ne pas succomber au plaisir tiraillant de faire un peu de photographie de rue.

Si Tbilissi ne m'a pas plu au premier abord, c'est que je l'ai trouvé foutraque. On s'y faisait accoster pour des tours guidés, des restaurants, des taxis, que sais-je, c'est le cas et même en changeant de quartier, mais Tbilissi est tout de même sympathique. Oh, nous ne sommes pas allés bien loin dans notre exploration des quartiers, peut-être seulement Moustache a-t-il effleuré un autre, un nouveau visage possible de la ville, mais on se retrouve dans Tbilissi comme dans une autre très grande ville, une fois qu'on a fait le tour des lieux clés et communs recommandés par les guides, qu'est-ce qu'on fait ? A cela, la photographie me fournit un élément de réponse à ce problème. Mais ensemble, à Erevan, Tbilissi ou ailleurs, le souci reste le même pour nous : que faire ? Rien n'est très clair après plus de dix jours à déambuler, dans un état de fatigue prolongée, des choses manquées ou déjà oubliées, des lieux qui se ressemblent, des gens qui ne vous ont pas ou vous ont marqué au détriment d'autres, des impressions fugaces qu'on a pas pris le temps de noter, voilà comment tout se perd dans un voyage alors qu'on pense déjà à rentrer. On ne vient rien chercher, si ce n'est du dépaysement, et on ramasse ou on se laisse assaillir par des éléments de réponse, parce qu'il faut se faire un avis, c'est ce qu'on va demander de nous, une fois qu'on sera rentré. Alors avant de conclure, voici quelques

⁶Afin d'éviter tout débordement, la rédaction décide de prendre les devants et de répondre à la seule question que vous vous posez : non l'eau de la piscine n'est pas bénite car constituée à un faible pourcentage de pipi. (ndlr)

points désordonnés que je n'ai pas su faire rentrer dans mon récit mais qui me semblaient devoir être évoqués.

LES GEORGIENS ET LES ARMENIENS

Pas d'amalgame⁷, ce sont bien deux peuples différents. Pas la même langue, une mentalité un chouïa différente, par contre la même difficulté à s'exprimer et se comprendre en anglais. Nom de nom ! Le russe pas de souci, c'est l'ancien occupant, ma grand-mère parlait l'allemand et elle a très bien mangé pendant la guerre, je connais, mais l'anglais mes aïeux ! Ça pêche ! Ah si ce brave Napoléon avait eu plus de génie encore, peut-être l'Arménie parlerait-elle français de nos jours... Toujours est-il que leurs deux alphabets ne ressemblent pour nous à rien de connu et qu'on est bien en peine de se faire comprendre quand on se retrouve avec l'autochtone niveau zéro. On y va de signes, de chiffres qu'on écrit, de direction, de mots clés qui nous semblent à nous, naïfs internationaux, limpides et compris de tous. Bon, dans l'ensemble on s'en est sorti, mais ça n'a pas toujours été facile. Sur le caractère, on peut pas dire, ils sont pas méchants, même carrément aidants (souvenez-vous du p'tit guide le premier soir) et bon nombre de fois, dans une gare routière on nous a conduit et vas-y que ça sert d'interprète, que pendant cinq minutes on a plus rien à dire, on nous dit « paye ce montant » et on atterrit dans un bus et trois heures après, croyez-le ou non, on est là où on voulait aller ! A aucun moment on ne s'est senti en insécurité et personne est venu nous chercher des crosses. En Arménie c'est simple, il y a des flics et l'armée partout (le conflit avec l'Azerbaïdjan doit pas y être étranger) et en Géorgie, globalement, si on vient pas vous racoler pour regarder la carte du restaurant, on vous fout cordialement la paix. Il y a bien un moment, que je ne peux passer sous silence parce que bordel j'étais hors de moi-même, c'est quand une enflure de chauffeur de tacos (ma vie de coursier à vélo me le soufflait à l'oreille que c'était des raclures de bidet) nous réclama mille drahms après une course au lieu de six cents conclus avant de monter. Son anglais s'était envolé le temps de la route, il ne voulait rien savoir, alors sans risquer l'esclandre mes camarades ont payé cet infâme porc qui mérite maintenant de rôtir dans les flammes de l'enfer où des touristes russes (les pires vous dis-je) lui feront faire des courses des limbes aux lacs de lave pour mille drahms en n'en ayant que six cent sur eux à lui donner ! S'il n'y a pas de Justice en ce bas monde, il y en aura une ailleurs, nom mais !

LA MONNAIE LISA EST UNE FEMME QUI N'ÉPOUSE PAS LES PAUVRES

Je parle juste au-dessus d'un scandale sans précédent, ce mécréant qui nous fait payer mille drahms au lieu de six cents. En Arménie, cinq cent drahms équivalent à un euro. Je vous laisse vous faire votre propre idée de l'auteur maintenant. Je vous laisse quelques secondes. Je regarde ma montre Omega©... Top ! C'ÉTAIT POUR LE PRINCIPE !

Globalement, vous vous en doutez, on bouffe pour rien et la vie, pour nous européens, est ridiculement peu chère (et moins encore en Arménie qu'en Géorgie où trois lari équivalent à un euro). Le train que l'on a

⁷Là, l'auteur se fout clairement de la gueule du monde. En général, quand on commence par un tel disclaimer, c'est qu'il va y en avoir de l'amalgame, et par pack de douze. (ndlr)

pris, pour un trajet d'environ six cent bornes, passage de frontière et dix-sept heures de mort nous a coûté environ dix-huit euros (c'est le prix que je paye pour faire en train régional l'aller-retour Lille-Cassel, quatre-vingt kilomètres). On a dormi à Stepantsminda (et c'était l'endroit le plus cher si je ne m'abuse, plus que Tbilissi ou Erevan) pour vingt euros à trois la nuit (le prix d'une douche!). Sans parler des marchroutka où on se retrouve à payer des sommes dérisoires pour se rendre en ville (quelques dizaines de centimes) ou pour boire un coup et manger. Le dernier soir à Tbilissi, on s'est installé en terrasse dans une rue de la vieille ville un peu stylée et on s'est repu pour à peine vingt euros, à trois, encore une fois. J'allais dire, on comprend pourquoi tous ces gens sont un peu gros, mais non, eux c'est les laissés-pour-compte dans l'histoire, tandis que nous on sent enfin qu'on a le pouvoir d'achat longtemps promis par nos présidents avec leur « monnaie de singe » (dixit Trottinette) plein le larfeuille. Et dire que deux semaines plus tard on sortira un billet de dix pour se payer une tisane, une chocolatine et un toucher rectal par un serveur parisien aussi peu souriant qu'un steward de Georgian Airlines... Ah ça rappelle forcément le bon temps des vacances...

MANGER MANGER MANGER

Pour dire la vérité, je ne me souviens même pas de ce que j'ai avalé en Arménie si ce n'est ce taboulé pas du tout typique et un burger le premier soir à Erevan (par contre je me souviens du Gin Tonic et du Cuba Libre à moins de trois euros). On y bouffait le soir principalement des fruits (pastèque, raisin, cerises) qu'on assaisonnait de vodka (moins de cinq euros les soixante-dix centilitres, faut pas faire les timorés). En Géorgie en revanche, on s'est laissé tenter par quelques plats que j'ai décrits plus haut. On peut y rajouter le bon Lobio (des haricots cuits dans un plat en terre cuite dans une sauce avec de la coriandre), les Mtsvadi (ou plus couramment « barbecue », des brochettes sur le grill), et la friandise qu'on voit partout appelé Churchkhela (surnommé Snickers© géorgien, des noix trempées dans du jus de raisin séché, pas ouf). Comme je l'ai dit c'est hyper bourratif, salé, ça fait pas dans la dentelle niveau proportions, donc en général je me suis rabattu sur une salade tomates concombres oignons (parfois avec, parfois sans vinaigrette, d'après mes investigations ils appellent ça « mayonnaise », sans avoir découvert le rapport au juste). De ce voyage, deux d'entre nous ont écopé de chiasse (votre serviteur et Moustache), le premier pour vraisemblablement un ver caché dans une prune, sans aucun doute caché là à dessein, et le second pour dit-il un khinkali vérolé mais Trottinette en a mangé et lui il était pas malade alors qu'il est encore plus fragile du bide qu'il a dit. Par contre la bouffe a pas loupé les selles de Trottinette et il nous en laissé un souvenir olfactif impérissable. Sujet suivant s'il vous plaît !

A L'EST RIEN DE NOUVEAU, QUE DE LA GITANERIE

Différents Eurovision n'auront rien fait pour nous ôter de la tête cette idée gravée d'une pierre blanche : la musique des pays de l'est est une musique éminemment gitane faites pour les gitans par des gitans. En fait, notre jugement est un poil biaisé puisqu'en France, on n'entend ces airs qu'à l'approche des voitures (et donc des camps roms) qui toutes portes ouvertes diffusent ces mélodies sataniques voulues dansantes, donc d'une pierre deux coups, on se prend à dire que la soupe entendue en Arménie et en Géorgie par les forains locaux

(oula ! ça glisse et ça dérape beaucoup ici), c'est cette même soupe. Eh bien après écoute plus approfondie du patrimoine musical, et notamment, rappelez-vous l'épisode du train où les deux maquerelles maquillées comme des Merco volées mettaient de la mizik à fond sur leur GSM low-cost, j'en suis venu à plusieurs conclusions :

- 1) En fait de musique dite « gitane », c'est plus un air dit « des balkans » très reconnaissable à l'omniprésence de l'accordéon festif et d'un chanteur qui tortille du fion en faisant « tay lay lay layyyy » et qu'on peut étendre à la Géorgie et l'Arménie, qu'on retrouve dans la mizik locale.
- 2) Comme ici, et pour prendre un exemple très concret, la pratique du « j'laisse la bagnole tourner avec l'autoradio à fond et toutes portes ouvertes » est de mise, notamment à une plage du Lac Sevan où nous avons pu apprécier les talents musicaux fort virtuoses de ce bien beau pays.
- 3) Là encore, je vais reprendre l'exemple du train puisqu'un bloc avant nous une famille faisait aller le même crincrin sur son GSM mais dans le style plus traditionnel (un homme seul chantant accompagné par une guitare et quelques cordes), figurez-vous que Rita n'a pas hésité plus de trois secondes avant de mettre la version remixée « radio edit » de cette même chanson traditionnelle, reprise par un p'tit djeuns et qu'elle était bien fière de faire écouter et profiter toute la rame de ce petit trésor. Globalement, je pense ne pas m'éloigner beaucoup de la réalité en décrivant la musique populaire de ces pays comme une découverte sans cesse renouvelée de la boîte à rythmes (pour le pire), assaisonné de couches multiples d'accordéon, et d'un chanteur X ou Y tout kitsch (j'ai moins eu l'occasion d'entendre des chanteuses bizarrement) trempé dans un canal d'effets visant à rendre sa voix plus insupportable encore qu'à l'accoutumée.
- 4) C'est tout de même, disons-le, et il faut le dire, car vous êtes venus ici pour quoi ? Pour ne pas lire la vérité ? Pour lire de la langue de bois comme vous en lisez partout à longueur de journée ? Non ! Je ne vous laisserai pas avoir autre chose que la vérité, et la vérité c'est qu'en Géorgie et en Arménie on écoute de la musique de gitan ! Voilà la vérité à poil !

UN BOL D'AIR PUR ? VRAIMENT ?

J'ai parlé du bon air de la montagne qui nous gagne mais j'ai volontairement, jusqu'à maintenant, évité de parler de la qualité de l'air pendant le reste de notre voyage. Je vous vois venir, « qu'est-ce que c'est que ce sujet de merde ? La qualité de l'air ? Vraiment ? Y'a rien de mieux à traiter ? Genre fais-nous plutôt un chapitre complet sur les qualités plastiques des morphologies féminines arméniennes oui ! » mais pour moi, c'est quelque chose qui compte. Je veux dire, ok c'est un peu du foutage de gueule de défendre ça quand on prend une dizaine de fois l'avion [**détonation**] dans l'année [**balle dans le pied**] mais en quittant Lille (ville dont l'air a été le plus dégueulasse plusieurs fois cette année, devant Paris, exploit assez beau pour être souligné, et c'est sans doute un petit peu de ma faute), en partant si loin je voulais voir autre chose mais peut-être aussi un peu me désintoxiquer. Bon, c'était archi loupé du fait que tout le monde roule en bagnole avec de l'essence pas forcément hyper raffinée quand c'est pas directement du gaz (modification Jacky Tuning qui remplace le fonctionnement du moteur à essence par le gaz, moins cher et moins rassurant aussi dans l'absolu). Donc globalement à Erevan, Tbilissi, Batoumi, l'air est dégueu et donnait mal à la gorge.

Koutaïssi et Gori sont épargnés de mon jugement par l'absence de ressenti flagrant.

LE BORD DES ROUTES OÙ ON ABANDONNE LE SYNONYME DES CHIENS ET DES ENFANTS : LES DÉCHETS

Dans le marchroutka qui nous conduisait de Batoumi à Koutaïssi, après une petite pause pendant laquelle mon voisin s'était achetée une pinte de bière et après l'avoir rapidement éclusé, celui-ci fit mine de s'excuser auprès de moi, ouvrit mon carreau et envoya valser sa bouteille vide dans la cambrousse sous nos trois regards stupéfaits. Voilà un fait isolé mais qui illustre parfaitement une pratique bien réelle et partagée par les géorgiens qui, pour le dire aussi simplement que ça ne l'est, n'en ont strictement rien à branler de jeter leurs déchets partout ailleurs que dans une poubelle. Le bord des routes est jonché de détritus. En ville, ce sont des retraités, comme les arroseurs de pelouse, pour ceux qui ne sont pas encore réduits à vivre de charité et mendicité, qui ramassent tous les jours les déchets d'autrui. A la campagne, c'est un autre problème, c'est la nature qui ramasse. On va me dire « charité bien ordonnée commence par soi-même », c'est bien vrai, je n'y fais rien, ni chez moi ni ailleurs, mais je suis conscient aussi qu'il y a derrière ce problème une lacune dans l'éducation de ces gens. L'écologie c'est un souci bourgeois, pour les sociétés et les gens qui peuvent s'en préoccuper, lit-on assez souvent. Par contre, l'absence de réflexes de savoir-vivre ne connaît pas la lutte des classes et pourrait petit à petit tout notre écosystème à cause de tous ces petits gestes qui en manquent cruellement, de classe.

UNE CONCLUSION PLUS RADIEUSE QUE NOS BILANS CARBONE ?

Depuis quelques années, pour se mesurer qui a la plus grande, on ne sort plus sa carte Miles, non là c'est direct le taxage de coprophage, suppôt du Capital et d'adepte de Belzébuth, non, en fait on fonctionne à l'inverse et on mesure tous nos petits (c'est qu'on nous souhaite en tout cas) bilans carbone. Dans une société qui nous tanne d'être écoresponsable à notre échelle quand nos centres de tri sont encore des bûchers moyenâgeux comparés à certains pays (mais c'est du privé et pas du public donc c'est pas notre faute, voyez?) et quand nos industries, si pas ici, dans d'autres pays, viennent déverser, enterrer ou expédier leurs pires immondices, le bilan carbone a-t-il une autre vocation que de se mesurer entre amis autour d'une flûte de Champomy© et des chips Tyrrells© ?

Soyons sérieux et entre gens civilisés, éduqués si j'ose. Je n'allume pas mon chauffage une seule fois dans l'année parce que mon duplex (là comme ça sur le papier, le mot lâché, on va croire que je gagne des milliers grâce à ma prose, que je ne sais plus où les entreposer dans mes 200m², haha, triste réalité...) est ouvert à tous les vents. Mes principaux déplacements, je les fais à vélo ou à pieds et quand je me rends dans un autre endroit c'est presque exclusivement en bus Macron (bon là, d'accord ça consomme de l'essence mais on est serré comme des sardines dans ces boîtes). Alors oui, j'éteins la lumière quand je quitte une pièce (chez moi ou ailleurs), oui je ne laisse aucun appareil en veille (pas même au bureau où on pourrait croire que c'est gratuit – scoop, j'ai un vrai travail dans la vie), oui je débranche absolument toutes les prises après utilisation chez moi, oui je fais un semblant de tri de mes déchets et oui je ne laisse pas couler l'eau quand je

me lave les dents, voilà mes « réflexes écologiques » que je réduis à néant parce que OUI, AUSSI, je suis un sale pauvre, un sale pauvre doublé d'un caliméro sur lequel on tape, et qui va vivre une vie MERDIQUE dans les années à venir, sur le plan politique, économique mais social surtout, j'en ai bien peur. Et tout ça c'est sans parler du virage qui vient après tout ça, l'écologie. Ce qui va nous tomber sur le coin du museau et le monde commence à s'en rendre compte mais il est trop tard et c'est sans doute être défaitiste, irresponsable, fataliste, nihiliste, tout ce que vous voudrez, de dire ça, mais c'est trop tard. Je vous invite à lire une nouvelle à paraître de l'auteur génial AVSD qui s'intitule *Pourquoi nous sommes tous perdus*, vous comprendrez peut-être mieux son point de vue sur la question. Donc le petit pauvre que je suis, dont les jours sont comptés, qui tente de créer quelque chose de plus grand que lui, ici il tapote sur son clavier comme un damné (qu'il est, il ne faut pas se le cacher), là il prend des centaines de clichés (encore un fâcheux réflexe – comme les appareils photo lol – vraiment anti-écologique à souhait), il a besoin d'évasion, il a besoin de sortir de cet étouffement, il a besoin que son crâne respire. Toute l'année on lui promet de belles choses, quand c'est pas lui qui en rêve, mais chaque année c'est la même chose, c'est toujours un peu, imperceptiblement parfois pour les chanceux, un peu plus difficile. Et ça devient de pire en pire, et par conséquent l'auteur a besoin de partir. De partir pour mieux voir, pour capter ce qu'il se passe là-bas, mais aussi pour mieux comprendre ce qu'il se passe ici. C'est une vertu du voyage et quelque chose que le bilan carbone a du mal à retranscrire derrière ses gros chiffres. Alors certes je souille mes efforts quotidiens parce que j'aspire à voir plus (et je pourrais le faire par d'autres moyens que des grosses traces de pneus dans le ciel) mais soyons très objectifs (toujours comme les appareils photo), ces moyens requièrent du temps que j'achète par mon travail tout autant que de l'argent que mon travail achète. C'est une équation sur laquelle je devrais influencer mais que je ou qu'on ne me permet pas de faire car je suis tenu par la laisse de mon maigre revenu et du temps qu'il m'achète.

Sur ce, je pensais entamer une manière de conclusion du voyage et puis ça a gentiment chaviré sur des considérations difficilement lisibles. Je vais tout de même vous quitter sur des impressions plus positives de ces deux pays : l'Arménie est magnifique, le lac Sevan et ses eaux turquoise sont incroyables, et la Géorgie, ses montagnes sont splendides, leurs deux peuples sympathiques. Même si ces deux pays ont fait depuis quelques années le pari du développement du tourisme, conscients des quantités de blés que ça pouvait rapporter dans leur économie nationale et locale, franchement, il faut pas aller bien pour se perdre et se retrouver vraiment dans un petit coin du monde encore épargné par tout ce qui a tendance à nous préoccuper. Je pense n'avoir rien oublié si ce n'est peut-être, mais vous vous en doutez, de vous dévoiler que les hôtes du retour tiraient encore une fois une sacrée gueule et que le plateau repas a réussi l'exploit d'être plus infect que celui de l'aller (riz de cantine avec deux saucisses gonflées d'eau grandes comme le pouce à 9h du matin, yeurk). Comme je suis pas radin de partout, vous avez droit en prime de ce récit à une petite chignée de photos. La plupart sont argentiques, le noir et blanc pris avec mon Leica M6 (un appareil où tous les réglages sont manuels mais qui vous indique si la photo sera plus ou moins correctement exposée) et ses deux objectifs à focale fixe (28 et 40mm, si ça veut dire quelque chose à quelqu'un) et la couleur avec un petit compact tout automatique Olympus MJU. J'espère vous avoir donné un aperçu fidèle et distrayant de notre voyage avec ce

récit. Maintenant que vous m'avez lu, plus besoin d'y aller non ? Mon bilan carbone trinque pour le vôtre mais bon sang, pour la prochaine fois, arrêtez de vouloir m'envoyer en Russie ou sinon je fais une campagne de crowdfunding !

A.V.S.D.

PS : certaines photos sont très pixélisées sur la version .pdf que vous lisez, c'est dû à la compression des images, scannées à très haute résolution, redimensionnées à la zob pour leur présentation sur ce document. Elles n'ont qu'une valeur purement illustrative et sont placées dans l'ordre chronologique du voyage.















